

XI

SIDI ECH-CHIKH⁽¹⁾

Abd-el-Kader-ben-Mohammed, plus connu sous le nom de *Sidi Ech-Chikh*, est le saint le plus vénéré du Sud Algérien. Le Sahara est, en effet, rempli de son nom ; la tradition nous a conservé religieusement le détail des faits et actes par lesquels il s'est illustré, et à chaque pas, dans le désert, la légende arabe nous montre des témoins du passage du saint marabout sur cette terre. Ici, c'est un *mkam*⁽²⁾ venant rappeler le lieu où le saint marabout s'arrêtait de préférence, soit pour prier, soit pour se reposer ; là, c'est une *Kheloua*⁽³⁾, ou une *bit*⁽⁴⁾,

1. La plupart des détails qui composent la légende de Sidi Ech-Chikh ont été recueillies par nous auprès de Sid Hamza-Ould-Sidi-Abou-Bekr, notre ancien khelifa du Sud, — pendant l'expédition de janvier et février 1854, laquelle nous a donné cent lieux de Sud, entre Laghouath et Ouargla, — et le descendant en ligne directe de Sida Ech-Chikh. Nous ajouterons que nous avons complété nos renseignements plus récemment dans l'excellente et si intéressante étude du commandant L. Rinn, *Marabouts et Khouan*, et particulièrement, dans un remarquable travail inédit dû aux patientes recherches et à la plume érudite de notre vieil et consciencieux ami L. Guin, interprète principal militaire en retraite, œuvre intitulée : *Ordre religieux des Chadoulia*. — CONFRÉRIE DES OULAD-SIDI-ECH-CHEÏKH. (L'AUTEUR.)

2. *Mkam*, monument commémoratif élevé sur le lieu où s'est arrêté un saint personnage.

3. *Kheloua*, solitude, ermitage, où se serait retiré quelque saint marabout.

4. *Bit*, demeure, case, habitation, réduit, cellule.

où il aurait vécu pendant quelques années de sa vie érémitique ; plus loin, c'est un *redjem*⁽¹⁾ marquant une de ses stations ; c'est encore les traces des pieds de sa mule restées empreintes dans le rocher ; à côté, c'est l'*Aïn-El-Mar'sel*⁽²⁾, où le corps de Sidi Ech-Chikh aurait été lavé après sa mort. Enfin, tout le pays parcouru par l'ouali est jalonné de ces points qu'a consacrés la piété des Croyants.

Mais disons tout d'abord les origines de la famille de ce grand saint, — famille dont nous nous sommes occupé dans les légendes précédentes, — qui devait remplir le Sahara algérien de son nom, de sa réputation de piété, de ses vertus et de sa puissance spirituelle, laquelle, en pays musulman comme ailleurs, a souvent eu raison du pouvoir temporel.

S'il faut en croire les descendants de ce saint personnage, — et pourquoi douterait-on de leur parole ? — leur origine daterait d'Adam, qui, nous le savons, était fils du limon, et, par suite, le père du genre humain, puisque le Créateur le tira de la boue. Quant à leur origine islamique, elle remonterait à l'un des compagnons du Prophète Mohammed, le khelifa Abou-Bekr-Es-Saddik⁽³⁾, et ils arriveraient, par vingt-

1. *Redjem*, amas de pierres marquant soit une direction dans le désert, soit la station d'un saint marabout, soit encore un point où un meurtre a été commis.

2. Source de la lotion d'un cadavre.

3. Abou-Bekr fut un des premiers adeptes du Prophète ; il se nommait *Abd-el-Kâba*, et il était très respecté pareilles Qoreïchites. En embrassant, le nouveau culte, à peine ébauché, il prit le nom d'Abd-Allah, serviteur de Dieu, et, plus tard, lorsqu'il donna sa fille Aaïcha au Prophète Mohammed, il changea de nouveau son nom en celui d'*Abou-Bekr*, le père de la vierge.

Le surnom d'*Es-Saddiq*, le très véridique, nous le répétons, lui fut donné par le Prophète pour avoir témoigné de la réalité du

sept degrés, à Abd-el-Kader-ben-Mohammed, le saint homme dont nous allons essayer de raconter la vie : et qui devait s'illustrer neuf siècles plus tard sous le nom, de Sidi Ech-Chikh. Ses descendants peuvent d'ailleurs faire la preuve authentique de cette illustre origine.

On retrouve des traces de cette famille dans notre Sud algérien à partir de la fin du XIIIe siècle de notre ère.

A cette époque, ils étaient connus sous le nom originel de Bou-Bekria, Bouakria, Oulad-Abou-Bekr. Bientôt, cette importante tribu commença cette série de migrations qui ne devaient se terminer, dans notre Sud, qu'au commencement du XVe siècle de notre ère.

Les Bou-Bekria prétendent que, dès les premiers temps de l'islam, ils habitaient Mekka, d'où ils auraient été expulsés à la suite de désordres religieux dont ils auraient été les instigateurs ; ils se seraient dirigés vers l'Ouest, et auraient habité l'Égypte pendant quelques années.

Plus tard, dans le courant du XIVe siècle, on les retrouve en Tunisie, où, en raison de leur origine, ils jouissent d'une grande considération et d'une influence religieuse très marquée. Quoiqu'il en soit, les Bou-Bekria, très remuants, paraît-il, furent obligés de quitter la Tunisie vers le commencement du XVe siècle, et se dirigèrent dans l'Ouest, sous la conduite de Sidi Mâammar-ben-Sliman-El-Aalya, et, le pays leur ayant, plus, ils s'établirent dans la vallée de l'ouad El-Gouleïta, où, plus tard, s'élevèrent deux ksour. qui furent nommés El-Arba-Et-Tahtani, et El-Arbâ-El-Foukani, ou les Arbâouat.

Sidi Mâammar-ben-Sliman-El-Aalya avait été suivi

mâradj, ou voyage nocturne, pendant lequel Mohammed fut transporté, à travers les sept cieux, jusqu'au trône de l'Éternel.

d'une clientèle considérable, dont seraient issus les Akerma, les Thrafi, les Oulad-Zyad et les Rzaina, groupes devenus plus tard les fractions les plus importantes des Homeïan-Ech-Cheraga.

Or, comme Sidi Mâammar-ben-El-Aalya était un saint homme, et que sa réputation de piété et l'illustration de son origine étaient parfaitement établies dans cette partie du Moghreb, il y avait été accueilli, lui et les siens, avec les plus grands égards par les maîtres du pays, les Bni-Ameur, qui, évidemment, comptaient bien profiter de l'influence dont Sidi Mâammar jouissait auprès du Dieu unique.

Les Oulad-Bou-Bekria restèrent pendant quatre générations sur les rives de l'Ouad-El-Gouteïta, où leurs serviteurs avaient fondé, ainsi que nous l'avons dit plus haut, les deux ksour des Arbâouat⁽¹⁾. Les tombeaux de Sidi Mâammar, de ses fils et petits-fils, Aïça, Abou-Lila, Bel-Haïa et Abou-Smaha. Ces tombeaux, disons-nous, qui ont été élevés près d'El-Arba-Et-Tahtani, attestent suffisamment l'authenticité de cette version.

Or, du temps d'Abou-Smaha, les Bou-Bekria vivaient de la vie nomade : fiers de la liberté du désert ; heureux de voir flotter au-dessus de leurs têtes les grands étendards jaunes du *Mehdi* ; sans autre protection que celle de leurs guerriers aux montures rapides, ils partageaient leur existence soit dans le repos sous leurs tentes de cuir ou de poil de chameau, ou à l'ombre des palmiers des oasis de Figuig, soit enfin dans les vastes solitudes où s'amoncellent les sables d'or du désert.

Fatigué de la vie nomade, Sidi Abou-Smaha l'abandonna bientôt pour se fixer à Figuig, où il pratiqua les règles

1. Chaque légende formant un chapitre particulier, il faut s'attendre à des répétitions de détail dans les mêmes familles.

de la plus sévère dévotion. Nous ajouterons que ce saint personnage avait eu un fils, Sidi Sumac, qui mourut dans cette oasis.

Sidi Sliman ben-Abou-Smaha eut trois enfants ; Sidi Mohammed, l'aîné, s'établit à Chellalat-Edh-Dhahrania ; le second des enfants de Ben-Abou-Smaha fut Sidi Ahmed-El-Medjeroud-Abou-R'amar ; son troisième enfant fut Lalla Sifia, mère de la tribu des Oulad-En-Nahr, et patronne du ksar Es-Sficifa.

Sidi Mohammed-ben-Sliman-ben-Abou-Smaha, à son tour, eut deux fils : l'aîné, qu'il nomma Ibrahim, et le second, qui fut Abd-el-Kader, lequel s'illustra sous le nom de *Sidi Ech-Chikh* : c'est le saint personnage dont nous allons nous occuper et raconter les exploits thaumaturgiques⁽¹⁾.

Sidi Mohammed-ben-Sidi-Sliman, qui, plus tard, devait être le père de Sidi Ech-Chikh, avait épousé la belle Chefria, la fille de Sidi Ali-Abou-Saïd, lequel était aussi un saint homme, et qui, comme Sidi Mohammed, descendait, en ligne aussi directe que possible, de la fille bien-aimée du Prophète, Lalla-Fathima Ez-Zohra.

Or, un jour, Lalla-Chefria, alors enceinte de celui que le Dieu unique avait déjà décidé de compter au nombre de ses *oualia* (saints), et qui, à sa naissance, laquelle ne pouvait tarder, devait recevoir le nom d'Abd-el-Kader, Chefria, disons-nous, se rendit chez son père, à El-R'açoul, accompagnée de son fils allié, Ibrahim. Tout à coup, un lion vient leur barrer le passage en se couchant sur le ventre et en leur montrant

1 Le commandant RINN : *Marabouts et Khouan*. — Le colonel TRUMELET : *Les Français dans le Désert*. — L'Interprète principal militaire L. GUIN : Ouvrage manuscrit intitulé : *Ordre religieux des Chadoulia*. — *Confrérie des Oulad-Sidi-Ech-Cheikr*.

deux rangées de dents des moins rassurantes : « Ô Ibrahim, s'écria du sein de sa mère l'intra-utérin Abd-el-Kader, défends notre mère, ou bien je le ferai moi-même ! — C'est moi qui le ferai », lui répondit Ibrahim. Et, saisissant par l'oreille le lion devenu subitement doux comme un agneau, Ibrahim le conduisit ainsi jusqu'à El-R'açoul⁽¹⁾.

Abd-el Kader-ben-Mohammed naissait de cette union en l'an 951⁽²⁾ de l'ère *hégirienne* (1544-45 de l'ère grégorienne). Pressentant les hautes destinées de son fils, Sidi Mohammed-ben-Sliman, le voyant, malgré son jeune âge, passant ses journées dans le silence et le recueillement, les yeux fixés vers le ciel, et parfait déjà de la perfection des élus de Dieu, et ayant surtout horreur du mensonge, Sidi-ben-Sliman, disons-nous, en présence de la foule émerveillée, et disant que la fleur nouvellement éclosée serait l'orgueil de la branche qui l'avait portée, son père, voulut lui faire donner sans retard l'initiation religieuse par quelques-uns des saints personnages les plus vénérés de son temps. C'est ainsi que, dès sa première enfance, il le présenta au chikh El-Hadj-Bel-Ameur, saint marabout qui a son tombeau à une journée de marche au nord des Arbâouat. Celui-ci prit le jeune Abd-el-Kader entre ses bras, et, lui soufflant dans la bouche comme pour le pénétrer de son esprit, il dit, en le rendant à son père :

1. Nous ferons remarquer au lecteur que nous tenons bien plutôt à suivre la légende, qui a l'avantage d'être unique, que de chercher à marcher dans les traces des commentateurs, lesquels sont loin d'être d'accord sur les faits qu'ils attribuent à Sidi Ech-Chikh.

2. Les biographes, de Sidi Ech-Chikh et la légende sont loin de s'entendre sur les dates de sa naissance et de sa mort : il existe même un écart de vingt-cinq années entre les diverses dates qu'ils ont attribuées à ces deux faits.

« Je lui ai donné l'alun, ou le mordant; Sid Abd-er-Rahman lui donnera la teinture », ou, en d'autres termes : « Je l'ai commencé, c'est au chikh Abd-er-Rahman à le finir. »

Ainsi qu'il en avait reçu le conseil du chikh El-Hadj-Bel-Ameur, Sidi Mohammed-ben-Sliman alla présenter son fils au chikh Abd-er-Rahman, marabout des plus savants et des plus vénérés, qui alors habitait Saguiet El-Hamra, dans le pays de l'Oued-Draâ (Sous-marocain), ainsi que nous le savons. L'enfant était désormais complet : il avait reçu l'alun et la teinture.

À l'âge de sept ans, Abd-el-Kader fut conduit par son père auprès de l'illustre chikh Abd-El-Djebbar, qui avait sa kheloua non loin de Chellalat-Edh-Dhahrania. À son arrivée devant la grotte qu'habitait le saint anachorète, Mohammed-ben-Sliman descendit de sa monture, et il invita son fils à en faire autant ; mais l'enfant, qui, sans doute, avait déjà conscience de sa supériorité sur un saint d'un modèle un peu démodé, refusa net d'obéir à l'ordre de son père. Le Chikh, qui était sorti sur le seuil de son ermitage, ne put faire autrement que de dire au père : « Est-ce donc ainsi, ô Mohammed ! que vous élevez vos enfants dans des sentiments d'orgueil et de présomption ? — Ce n'est point de l'orgueil, répartit le jeune Abd-el-Kader avec une dignité et un aplomb que, certes, on n'était pas en droit d'attendre de lui ; Dieu n'en souffre pas, dans le cœur de ses élus, la valeur d'une graine de moutarde. » Mécontent et froissé qu'un enfant eût l'air de lui donner une leçon, Sidi Abd-el-Djebbar, qui, bien que saint, n'en avait pas moins beaucoup d'amour-propre, gourmanda sévèrement le jeune Abd-el-Kader, lequel ne trouva rien de mieux, pour cacher la honte que lui faisait éprouver l'admonestation du saint, que d'user, à son égard, d'un moyen qui, de nos jours, semblerait peut-être un peu violent : partageant l'espace avec la main, la terre

se fendit ; il en sortit aussitôt des vagues bouillonnantes, et le sol s'enfonça sous les pieds de l'infortuné Chikh Abd-el-Djebhar. Bien que lui-même fût fort peu rassuré, Sidi Mohammed-ben-Sliman crut cependant faire observer à son impétueux fils que ce n'était pas une raison, parce que le Prophète avait fendu la lune en deux, pour en faire autant de la terre, surtout sous les pieds d'un vénéré marabout ; il ajouta que, dans tous les cas, il était, peu convenable, quand on visitait quelqu'un, de l'accabler de sa supériorité,

L'enfant, qui, au fond; était excellent, fit signe à son père de ne pas se tracasser, attendu que son intention ,avait été tout simplement de donner à Sidi Abd-el-Djebbar une ide de son savoir-faire partageant de nouveau, en effet, l'espace avec la main, les vagues disparurent, et le sol s'exhaussa sous les pieds du vieux marabout, qui, un peu troublé par ce qui venait de lui arriver, parut néanmoins très satisfait de revoir la lumière du jour. Il n'hésita pas à avouer avec beaucoup de franchise au jeune Abd-el-Kader qu'il le reconnaissait pour son maître, et qu'il ne se sentait pas de force à faire un miracle de cette importance. Ce qui le consolait, ajoutait-il, c'est qu'il n'en voyait pas du tout la nécessité, pas plus, du reste, que l'utilité.

Mohammed-ben-Sliman, son frère Sid Abou-Bekr, et son cousin Sid Sliman-ben-Abmed, enseignèrent au jeune Abd-el-Kader les premières sourates du Koran. Confié, quelque temps après, à Sid Ahmed-ben-Aïça-El-Kerzazi⁽¹⁾, jeune chikh très instruit, il surprit ses maîtres par ses étonnantes dispositions. Les savants les plus renommés furent chargés de développer chez l'adolescent les branches de toutes les connaissances humaines.

1. De Kerzaz, au sud-ouest de Figuig.

A l'âge de quinze ans, désirant se rapprocher de plus en plus de la perfection, le jeune Abd-el-Kader se mit à la recherche d'un directeur : son choix se fixa sur Moul-Es-Sehoul⁽¹⁾, patron vénéré des Sehoul, et qu'on nommait Sidi Mohammed-ben-Abd-er-Rahman-ben-Abou Hafs-Amr-ben-Yahya-ben-Sliman.

Abd-el-Kader approfondit les doctrines du soufisme, qu'un de ses maîtres, Sidi Ahmed-ben-Youcef, — celui qui repose à Meliana, — avait répandues dans une partie du Maroc.

Autour de Moul-Es-Sehoul étaient venus se grouper de nouveaux disciples, qui formèrent la base d'une zaouïa, connue depuis sous le nom de *Zaouïet-Moul-Es-Sehoul*, la zaouïa du patron des *Sehoul*.

Abd-el-Kader se confondit parmi les plus obscurs disciples de la zaouïa et vécut dans la retraite et la solitude. Initié, à l'ordre des Chadoulia, le directeur le distingua bientôt, et forma le projet de le charger d'une mission religieuse : « Prépare-toi, mon fils, lui dit-il, à visiter cette terre immense, qui est le domaine de ceux qui, comme toi, se vouent au culte de Dieu ! Tu te rendras au milieu de ces hommes qui s'agitent et se meuvent sans direction ; tu les instruiras, puis tu leur offriras, en mon nom, le gage protecteur que je t'ai confié, l'initiation à l'ordre des Chadoulia, selon ma règle. »

Abd-el-Kader le supplia de ne pas l'éloigner encore de la zaouïa, car, loin de lui, il se sentait incapable de se diriger.

1. Moul-Es-Sehoul mourut, à un âge très avancé, en 1070 de d'hégire (1639 de l'ère grégorienne), fut tombeau est près de Fouad Guir, chez les Sehoul. Plus tard, Sidi Abd-el-Kader fut fait mokaddem des Chadoulia. Le fondateur de l'ordre avait été Sidi Abou-Hacen-Ech-Chadeli.

Moul-Es-Sehoul le conserva encore sept ans, pendant lesquels il s'efforça d'élever son intelligence et de le diriger vers les hautes régions du spiritualisme. Enfin, le trouvant ferme dans sa foi, il lui ordonna de visiter le Sud et l'Ouest du Maghreb, et de pénétrer dans les milieux intellectuels et religieux, et de se prosterner dans les sanctuaires vénérés de ces contrées. Puis il devait, à son retour, se fixer à Mor'ar⁽¹⁾ et y jeter les bases d'un établissement religieux ; de là, il agirait sur les divers groupes des Homeïan et leur donnerait l'initiation. Il promit à son directeur de jamais ne se départir de sa règle, et de s'éloigner sans même regarder derrière lui.

Il se rendit à Tafilalet, à Fas, au Touat et à Aïn-. Madhi, et revint parmi les siens vers 1021 de l'hégire, 1612 de l'ère grégorienne.

C'est à cette époque de sa vie que Abd-el-Kader épouse Sâada-bent-EL-Harets, laquelle appartenait à un famille des Bni-Toudjin établie à Aïn-Mahdi.

De cette union et d'autres, et de son commerce avec des esclaves, Abd-el-Kader eut dix-huit fils⁽²⁾ et quatre ou douze filles.

Il fonda une zaouïa à Mor'ar, et, n'ayant pu fixer à son gré l'attention de ses élèves, il continua ses pérégrinations dans la région du Maghreb moyen⁽³⁾ et de l'Est. Il tenait à explorer *cette terre que lèche le flot de la mer*, et qui, sillonnée par des cours d'eau comme les jardins du Paradis, produit de

1. Oasis du Sud oranais qui porte le nom de Mor'ar-ben-Medjahir des Soueïd.

2. Le manuscrit de *la Coquille nacrée* ne donne le nom que de onze de ses fils. (L. GUIN, *Interprète principal militaire en retraite.*)

3. Le Maghreb moyen comprenait le territoire actuel des divisions d'Oran et d'Alger.

beaux fruits et d'abondantes moissons. Il prend ensuite la route du Sud-Est ; il se rend à Tlemsan et à Meliana ; il fait ses dévotions et ses dévotes stations aux tombeaux de Sidi Abou-Median-el-R'outs et de Sidi Ahmed-bou-Yousef. Il visite le Zab, Constantine, Bougie, Alger, traverse la vallée du Chelef, qu'il trouve superbe, et où il veut s'installer, et la compare aux plaines sablonneuses et au désert caillouteux et aride où les Momifiais étendent leurs campements.

Il continue ses pérégrinations : il remonte les rives de la Manasfa, affluent du Chelef, s'arrête à Mendas, qui *produit du blé très estimé*, et il y prend pied.

Pour fixer les regards sur lui, il affecte une grande dévotion et un renoncement complet aux jouissances d'ici-bas. Il visite Sidi Mahammed-ben-Aouda, chez les Flita, et d'autres illustres théologiens ; il dévoile ses projets à quelques adolescents qui s'étaient attachés à sa personne. Étendant la main dans la direction des pays aux vastes horizons, il leur dit : « Mieux vaut El-Abiodh⁽¹⁾ et vivre dans les honneurs, que de résider à Mendas et d'y savourer le goût du bon blé que produit son terroir. »

Abd-el-Kader se retire à Mor'ar pour gémir sur l'aveuglement des endurcis dans l'impiété et sur l'inutilité de ses efforts.

Des Arabes dont les troupeaux ont été décimés viennent se prosterner à ses pieds et lui faire une offrande ; ils le prient d'être leur intercesseur auprès de Dieu, et d'éloigner d'eux les effets de sa colère. Sidi Abd-el-Kader veut profiter de l'occasion pour les initier à l'ordre des Chadoulia. Mais ils ne se soucient que des biens matériels de ce monde. Que leur importe

1. s'agit ici du point qui a été appelé plus tard. *El-Abiodh-Sidi-Ech-Chikh*.

Moul-Es-Sehoul, dont ils savent à peine le nom ? Eux ne désirent, disent-ils, que les biens terrestres, afin de pouvoir en jouir dans cette vie.

La réputation de sainteté d'Abd-el-Kader-ben-Mohammed s'étend dans toutes les contrées où il a passé, et les offrandes et les cadeaux affluent de toutes parts dans les régions du Sud. La zaouïa de Mor'ar, en particulier, est dans le bien et la prospérité. Les serviteurs et les élèves de Sidi Mohammed le traitent avec les plus respectueux égards et ne l'appellent plus que le *Chikh*, le *Maître* ; son influence religieuse est sans limite dans tout le Sud ; puis il recommence ses pérégrinations, et, escorté de nombreux disciples, il pousse de nouveau jusqu'à Tafilala, semant sur son chemin la parole divine et les doctrines du soufisme.

Il ne semble point rechercher le pouvoir politique ; pourtant, il s'attribue peu à peu, autour de lui, le privilège de prononcer dans les questions de commandement. « Vous m'appartenez, vous et les vôtres, disait-il parfois, sans paraître y attacher de l'importance, aux grands et aux chefs de la contrée. Vous êtes à moi comme je suis à Dieu. »

La zaouïa de Mor'ar fut bientôt encombrée de ziarin (pèlerins, visiteurs, nomades et ksariens), qui, en constatant la prospérité de leurs troupeaux et le rendement de leurs dattiers et de leurs jardins, remerciaient le Ciel de ses bienfaits, qu'ils ne manquaient point, d'attribuer à la puissante influence de leur chikh Abd-el-Kader auprès du Tout-Puissant. Aussi était-ce à qui, parmi ses adhérents, s'approcherait de lui pour baiser le pan de son bernous ; mais les fidèles Croyants ne communiquaient point avec le saint homme aussi facilement qu'ils l'eussent désiré : les tholba qui peuplaient ce sanctuaire de la prière, et qui lui composaient une

sorte de garde, alléguaient toujours que leur Maître était en prière ou en conversation avec Dieu, et refusaient l'accès de l'humble demeure qu'il s'était réservée dans la zaouïa aux pèlerins qui avaient à solliciter quelque faveur du Ciel par son intermédiaire.

Le régime sévère, l'abstinence, auxquels il s'était rigoureusement soumis, avaient provoqué chez lui des visions qui semblaient le rapprocher de la Divinité ; il entendait des voix mystérieuses qui lui ordonnaient de prendre la direction spirituelle de tous ses serviteurs et d'en faire ses *khoddam*.

Déjà il ne semble plus appartenir au monde extérieur ; il devient évident qu'il se spiritualise et se rapproche de Dieu. C'est à cette époque de sa vie qu'il convient de placer la vision que rapporte Sidi Amr-ben Kerim-Et-Trari⁽¹⁾.

Une nuit, Abd-el-Kader était en prière, et il méditait sur le néant des choses humaines, quand, tout à coup, il vit la voûte céleste s'entrouvrir devant lui, et tandis qu'une douce lumière baignait des horizons de brouillard d'or et d'argent, divisés par une sorte de voie lactée d'une blancheur éblouissante, un homme montrait aux créatures qui arrivaient de tous côtés ce chemin aussi droit qu'il paraissait facile.

« Quelle est cette voie, et quel est cet homme ? demanda-t-il au Prophète, qui venait de lui apparaître.

— Cette voie est celle que tu indiqueras à tes serviteurs, et cet homme qui est là, c'est toi-même. »

Il se prosternait en signe de soumission, quand il aperçut venant à lui son grand-père Sliman, qu'accompagnaient

1. Extrait du Commentaire *Le Diadème de la Iakouta*, traduction de M. l'interprète principal L. Guin.

Sidi Abou-Median-El-R'outs et Sidi Bou-Yeza-El-R'arbi⁽¹⁾. Et, en désignant les créatures qui s'entrecroisaient sur cette voie sans direction, ils lui demandèrent : «As-tu besoin de nous, de notre appui, pour ramener ces égarés ?

— Votre appui mystique me suffira », leur répondit-il.

C'est aussi vers cette époque que commença à se manifester son pouvoir surnaturel, et voici, d'après une version populaire, les circonstances dans lesquelles Sidi Ech-Chikh aurait donné des preuves incontestables de son pouvoir thaumaturgique.

Il achevait une période de retraite, et il la terminait par une fervente prière, quand un grand bruit se fit entendre au dehors. Au même moment, son oratoire fut envahi par un grand nombre d'hommes qui, le visage bouleversé, poussaient des cris de désespoir.

L'un d'eux, leur chef apparemment, imposant silence à cette foule ahurie et hurlante, se jeta aux pieds du saint, et, baisant le bas de son bernons, lui dit en s'arrachant la barbe : « Le Très-Haut a déchaîné sur nous le fléau des sauterelles, et ces maudits insectes, qui doivent porter le nom de Satan écrit sur leurs ailes, ont dévoré une partie des jardins de notre oasis. La désolation règne parmi toute la nation. Viens à notre secours, toi qui es l'ami de Dieu ! Viens nous délivrer de ce fléau ! » Il n'y avait pas de temps à perdre ; Sidi Ech-Chikh le comprit, et il les suivit.

En approchant de l'oasis, il aperçut, en effet, des nuées de ces acridiens qui roulaient dans le ciel comme une trombe de sable poussée par la tempête, puis s'abattant comme la grêle et avec un bruit strident là où il y avait du vert à dévorer.

Une partie des jardins était déjà hachée, fauchée par

1. Ces personnages figurent dans la chaîne des appuis mystiques de la Confrérie.

les mandibules de ces voraces insectes, et l'autre était déjà sérieusement compromise.

Ech-Chikh, ayant remarqué qu'un vol considérable de ces insectes venait de se poser sur un banc de sable voisin, se porta seul vers ce point en invoquant Dieu et lui demandant son assistance ; puis, étendant le bras dans leur direction, il les maudissait.

Les habitants de l'oasis, qui suivaient de loin les mouvements du saint, s'en approchèrent, et on jugera de leur étonnement et de leur joie quand ils s'aperçurent que ces terribles insectes étaient immobiles et comme cloués sur le sol où ils s'étaient abattus. « Dieu est grand ! s'écrièrent-ils, et ce Chikh au pouvoir si étrange est assurément un de ses Envoyés ! »

Cette manifestation surnaturelle, qui fut bientôt connue de tous, augmenta considérablement le prestige et l'influence de Sidi Ech-Chikh.

Sa mission n'étant pas encore entièrement accomplie, Sidi Abd-el-Kader songea à s'éloigner de Mor'ar et à fixer sa solitude à El-Abiodh, c'est-à-dire au milieu de populations qui avaient grand besoin de ses conseils.

C'est à partir de ce moment que commença sérieusement l'œuvre qu'il avait entreprise.

Il fonda une zaouïa à El-Abiodh, établissement religieux qui fut bientôt des plus célèbres dans cette partie du Sahara et au delà. Des adhérents y accouraient en foule pour entendre la parole du chikh, et lui demander son intervention auprès de Dieu quand ils avaient quelques affaires d'intérêt à régler. C'était à qui, — homme ou femme, — solliciterait auprès de lui l'initiation à l'ordre de Moul-Es-Sehoul, et le *diker*⁽¹⁾

1. Prière particulière à un chef d'ordre religieux, et que doivent réciter un certain nombre de fois par jour ses *khoddam*, ou serviteurs religieux.

de ce saint homme. Les initiés, dont le nombre augmentait chaque jour, finirent par former une confrérie distincte, qui, au moindre signal du chikh, était prête pour une action commune.

Depuis qu'il s'était révélé, Abd-el-Kader était entouré des plus grandes marques de respect et de vénération, et ce fut à ce point qu'un grand nombre d'ignorants lui vouèrent une sorte de culte. Pour eux, ce personnage si spirituellement puissant, ce dispensateur des faveurs divines, ne pouvait être que le Prophète lui-même ; et c'est ainsi qu'un soir, des chanteurs, des *meddah*⁽¹⁾, venant de fort loin et s'étant arrêtés dans un campement des Homeïan, et faisant, entendre un chant à l'éloge de l'Envoyé de Dieu, chant qui partout ailleurs avait captivé leur auditoire, était écouté d'une oreille des plus distraites.

Un vieillard, qui, depuis quelques instants, donnait des signes d'impatience, se dirigea vers les *meddah*, et leur demanda du ton de la plus mauvaise humeur :

« Mais de qui donc vous évertuez-vous, à chanter ainsi les mérites ?

— Mais de notre saint Prophète, de Sidna-Mohammed lui-même.

— Si c'est là votre Prophète, à vous autres étrangers; vous pouvez vous dispenser de continuer votre chant. Nous, qui sommes de bons Musulmans, nous ne connaissons d'autre Envoyé de Dieu qu'Abd-el-Kader, notre Chikh. Et, sachez-le, à lui seul appartient la Toute Puissance. Glorifiez ce soutien du Monde, cette âme d'élite, et nous vous écouterons ! »

Quand le vénéré patron des Sehoul apprit ce qui se passait à El-Abiodh, il en fut péniblement impressionné ; il

1. Le *Meddah* est une espèce de trouvère religieux, errant récitant des vers ; c'est aussi un poète religieux.

refusa de croire à ce qu'il croyait n'être que des bruits, des calomnies ; mais bientôt ses doutes furent dissipés, et il en ressentit un profond chagrin. « Est-il possible, s'écriait-il, que cet homme, que je considérais comme mon enfant, ait ainsi foulé aux pieds ses engagements les plus sacrés ! Mais il se perd, cet insensé, ce téméraire ! » Et les théologiens de l'ordre nient tous leurs efforts pour ramener à leur Chikh celui qu'ils traitaient de *novateur* et de *rebelle*.

Mais ce fut en vain : Abd-el-Kader, qui était devenu puissant, et qui voyait toutes les volontés se plier devant la sienne, ne fit aucun cas des menaces et injonctions qui lui étaient faites par les grands de l'ordre, dont il se fit des ennemis irréconciliables. S'il fallait les en croire, Abd-el-Kader, au fur et à mesure que son prestige s'étendait, perdait tout respect de la loi divine et de la tradition ; on allait jusqu'à dire qu'il avait osé acheter des biens *habous*, des biens de mainmorte, à Figuig ; on ajoutait qu'il s'acquittait tardivement de la prière de l'*âceur*⁽¹⁾, qu'il s'oubliait dans la société des femmes, et enfin qu'il ne touchait aux aliments secs qu'autant qu'ils avaient été broyés au mortier.

Malgré la gravité de ces accusations, l'*homme des Homeïan*, — c'est ainsi que le désignaient ses rivaux, — ne parut point en faire le moindre cas, et il se dirigea vers le Maghreb moyen, dans cette contrée riche et fertile où résidaient de préférence quelques-uns de ses fils et de ses disciples.

Un de ses contemporains, Sidi Ibrahim ben-El-Fedjidi, dépeint Abd-el-Kader ainsi qu'il suit : « Abd-el-Kader possédait alors cette beauté physique qui est particulière

1. Point du jour intermédiaire entre midi et le coucher du soleil, c'est-à-dire de trois à quatre heures de l'après-midi, suivant la saison.

aux hommes que Dieu a marqués de son sceau ; aussi, ne pouvait-on l'approcher sans se sentir naturellement attiré vers lui : son visage, d'un blanc mat, était éclairé par des yeux noirs d'une expression indéfinissable, et qui, parfois, pareils à la foudre, lançaient des éclairs ; sa voix était harmonieuse et pénétrante. La douceur de ses regards reconfortait l'âme, et sa parole, claire et limpide, agissait de telle sorte sur l'esprit qu'elle y apportait le calme et la confiance. Enfin, son extérieur et sa prestance étaient nobles et distingués, et ses goûts d'une simplicité extrême ; aussi, à son exemple, ses adhérents voulurent-ils tous porter, — et c'était là tout leur luxe, — un chapelet semé de grains de corail⁽¹⁾. »

1. Nous voulons citer un singulier effet d'atavisme que nous retrouvons, après plus de deux siècles de distance, entre Sidi Chikh et son descendant direct, Sid Hamza-ould-Abou-Bekr, notre ancien khelifa du Sud, celui qui nous a ouvert les portes d'Ouargla en 1853, et qui mourut à Alger le 21 août 1864. Disons d'abord quelques mots de ce personnage, qui a joué un grand rôle dans la province de l'Ouest de notre Sahara, rôle qui a été loin d'être continué par ses fils*. En avril 1850, Sid Hamza, le chef religieux des Oulad-Sidi-Ech-Chikh-Ech-Cheraga, chef que nous avons besoin de gagner à notre politique dans le Sud algérien, fut élevé à la dignité de khelifa des Oulad-Sidi-Ech-Chikh de l'Est, sous la condition de venir se présenter bientôt de sa personne à l'Autorité française pour en recevoir l'investiture. Sid Hamza avait consenti à une entrevue avec le chef du bureau arabe de Mâskara : elle eut lieu à Sfid, à 35 kilomètres au Sud de Saïda. Mais, pendant l'entrevue, une balle, partie du groupe du chef du bureau arabe, vint siffler entre ce dernier et le khelifa, qui, grâce à un mouvement de son cheval, ne fut pas atteint. Sid Hamza sentit de suite d'où venait le coup : c'était son frère, Sid En-Nâïmi, qui avait dirigé la main de l'assassin.

Cet attentat jeta naturellement un certain froid sur les rapports

* Voir nos livres *Les Français dans le Désert*, et *l'Histoire de l'insurrection des Oulad-Sidi-Ech-Chikh*.

Le Chikh Abd-el-Kader continue ses pérégrinations : il s'arrête chez les Bni-Chougran, tribu voisine de Mâskara, où se trouvait son fils Sâïd; il entre en relation avec le chef des R'eris, dont les campements s'étendaient au sud d'El-Kert (le vieux Mâskeur). Il cherche à s'attacher les populations indépendantes de cette région, et à les amener à accepter

entre le chef du bureau arabe et Sid Hama, et l'on s'aperçut, dès 4854, que le khelifaa échappait à notre influence pour subir celle du nouveau sultan d'Ouargla, Mohammedben-Abd-Allah. Ses menées ne tardèrent pas à arriver à la connaissance de l'Autorité française, qui résolut de le faire arrêter avant que sa défection fût consommée.

Une petite colonne, aux ordres du chef du bureau arabe divisionnaire de la province d'Oran, l'énergique commandant Deligny, fut envoyée dans le Sud en avril 1852 sous un prétexte quelconque, et se dirigea vers El-R'açoul, petit ksar, dans les environs duquel campait Sid Hamza. Le chef du Bureau arabe le fit prier de venir le voir à son camp, où il avait une communication à lui faire. Ne soupçonnant pas le but de la sortie de cette colonne, et croyant, d'ailleurs, ses projets de trahison ignorés de l'autorité française, Sid Hamm, malgré une forte attaque de cette affection que les Arabes appellent *da el-melouk*, le mal des rois, — *la goutte*, — se fit hisser sur une mule, et se rendit à la tente de son ami *Deli*, avec lequel il était en relations. Le commandant lui fit comprendre qu'il était temps qu'il remplit sa promesse de se rendre à Oran, où le général Pélistier, — qui désirait absolument faire sa connaissance, — l'attendait impatientement. Sid Hamza fit quelques difficultés : il fit remarquer au commandant Deligny qu'il n'avait point la disposition de ses jambes, lesquelles, en effet, étaient enveloppées dans de la flanelle, et présentaient un volume considérable. Mais le commandant chef du bureau arabe divisionnaire lui fit remarquer qu'il pouvait être rendu facilement près du général commandant la province en quatre ou cinq jours de marche; et, sans lui donner le temps de retourner dans son campement, le commandant Deligny le fit remonter sur sa mule, et mit le marabout en route sous une bonne escorte de chasseurs d'Afrique, qui, le quatrième jour, au soir, arrivait à Mâskara, où il devait apprendre le sort qui l'attendait, c'est-à-dire la décision du général Pélistier à son égard, laquelle devait être son internement à Oran pendant un temps

l'initiation, à la voici qu'il avait tracée. Mais il échoua dans cette œuvre : « Nous ne saurions vraiment t'écouter, lui faisaient-ils observer avec fierté ; un homme des R'eris, sache-le bien, en toutes choses ne prend conseil que de sa tête. Il admet qu'on agisse comme lui, mais il ne saurait se

qu'il déterminerait. C'était le général commandant la subdivision de Mâskara, — dont nous étions alors l'officier d'ordonnance, - qui devait l'en instruire. Le général avait décidé de recevoir le khelifa des Oulad Sidi-Ech-Chikh-Ech-Cheraga le lendemain à dix heures du matin, à l'hôtel de la subdivision. Il y était, en effet, transporté à dos de mule, et sous escorte de cavaliers français, et il était mis en présence du général, qui l'interrogeait avec son aménité ordinaire, mais qui se refusa absolument à lui faire connaître qu'il était prisonnier, et qu'il devait être interné pendant deux ans à Oran. Ses scrupules chevaleresques, — exagérés sans doute, — ne lui permettaient pas, disait-il, de tremper dans ce qu'il appelait la petite trahison qu'on avait employée à l'égard du khelifa pour l'attirer dans le camp du commandant de la colonne.

Le lendemain, de grand matin, Sid Hamza fut embarqué dans la diligence de Mâskara à Oran ; or, comme on pouvait craindre une tentative de délivrance du descendant de Sidi Ech-Chikh de la part des *khoddam* du saint, très nombreux dans la subdivision de Mâskara, on le fit accompagner par le capitaine de spahis Siquot, — armé jusqu'aux dents, — jusqu'à Oran.

Nous le répétons, dans la peinture que nous a laissée de Sidi Ech-Chikh Sida Ibrahim-ben-El-Fedjidji, son contemporain, nous y avons retrouvé les traits de Sid Hama, le descendant direct du saint et illustre patron des Oulad-Sidi-Ech-Chikh. Le lecteur pourra en juger.

Sid Hamza, qui pouvait être âgé de trente à trente-trois ans en 1852, était un homme superbe, et de traits on ne peut plus attachants. Paraissant énorme par l'effet des nombreux bernous et cafetans superposés dont il était revêtu ; d'une taille assez élevée et distinguée ; tout l'air enfin d'un grand seigneur musulman ; les yeux grands, noirs et d'une douceur extrême, tempérés encore par des sourcils épais, longs, soyeux, et des cils de plusieurs rangs tamisant son regard troublant ; la barbe noire,

soumettre à la volonté d'un autre : *El R'eris itebâ la itebâ.* »

Ech-Chikh traverse la vallée du Chelef, et va se prosterner sur le tombeau de Sidi Ahmed-ben-Youcef. Sa réputation de thaumaturge s'étend de jour en jour : c'est ainsi qu'ayant séjourné chez son disciple, Maham-

fournie, coupée à l'arabe, et tranchant sur le teint mat de son visage ; les dents magnifiques, nacrées et bien rangées ; les lèvres un peu épaisses ; la tête forte, et rendue volumineuse par le nombre de ses chachias et de ses haïk laine et soie. Sa voix est douce, harmonieuse, sans éclats ; le geste est moelleux, sobre et plein de dignité ; les allures chérifiennes plutôt que guerrières. Cet ensemble mettait le général, — un créole de la Guadeloupe, — mal à son aise : car, chevaleresque à l'excès, il trouvait que le moyen dont on s'était servi pour l'arrêter, surtout dans l'état de perclusion où il se trouvait, n'était pas des plus conformes aux usages français ; aussi, ne se soucia-t-il pas de remplir la mission dont l'avait chargé le général Pélissier, celle de lui annoncer son internement à Oran, soin qu'il laissa au général commandant la province d'Oran lui-même, lequel lui en fit le reproche.

En notre qualité d'officier d'ordonnance du général commandant la subdivision du Mâskara à cette époque, nous avons assisté à cette scène, que nous nous rappelons comme si elle était d'hier. Nous avons revu plusieurs fois le khelifa Sid Hamza depuis, notamment pendant l'expédition d'Ouargla en 1854 (janvier et février), pendant la colonne dans les ksour du cercle de Géryville en 1855, et dans d'autres circonstances, et toujours nous l'avons trouvé le même.

Sid Hamza est décédé à Alger, où il était venu rendre visite au maréchal Pélissier, le 31 août 1861*.

* Voir notre livre « *Les Français dans le Désert* ». — *Journal de la première Expédition sur Ouargla (Extrême-Sud algérien)*, dirigée par le colonel d'état-major Durrieu, expédition admirablement conduite, et avec des moyens arabes seulement, et qui fut d'autant plus importante et fructueuse pour la France qu'elle poussait d'un seul bond notre frontière dans le Sud à 100 lieues de Laghouath, et qu'elle nous ouvrait définitivement le Sahara algérien, limite qu'aucune colonne n'a dépassée depuis cette époque (1853-1854).

med-ben-Aouda⁽¹⁾, il lui prédit l'influence surnaturelle dont il jouirait, dans l'avenir, sur les populations du pays ; et il commençait sans retard à établir cette influence par ses prédictions : « Que ceux d'entre vous, disait-il, qui veulent jouir du pouvoir visitent la demeure de Mahammed-ben-Aouda⁽²⁾. »

A un autre de ses disciples, Bel-Kacem-El-Mezrer'ani, qui résidait à El-R'omra, il lui prédit qu'il serait le patron des pasteurs. Aussi, jetait-il dans toutes les oreilles qui l'écoutaient cet intéressant conseil : « Que celui qui désire devenir riche en troupeaux fasse une offrande à Bel-Kacem. »

A Bou-Ez-Zin-Belaha, dont il change le nom en Feraha (joie), il donne tout pouvoir pour assurer, dans le pays, la prospérité des champs et des troupeaux.

Enfin, Ech-Chikh va visiter ses fils Mohammed à Bou-Aaïth, et Bou-Sâïd chez les Oulad-Mimoun, et se rend de nouveau, pour y faire ses dévotions, sur le tombeau de Sidi Abou-Median-El-R'outs. Enfin, ayant terminé ses pérégrinations, il regagna El-Abiodh, où il vécut dans les honneurs, et en semant le bien sur ses pas.

Son pouvoir auprès du Dieu unique était devenu presque sans limites : c'est sur lui que le Tout-Puissant paraissait se reposer pour les détails de la vie des mortels dans la contrée qu'il habitait. Aussi, cite-t-on de lui de nombreux miracles qui attestent sa qualité d'*ouali*. Nous avons vu plus haut qu'il était prédestiné dès le ventre de sa mère, et cette puissance ne fit que croître au fur et à mesure qu'il croissait

1. Le futur patron des Flita. Il était le fils de Sidi Yahya-ben-Rached ; mais il portait le nom de sa mère, Aouda.

2. Littéralement : Que celui qui veut (qu'on lui amène) des chevaux de soumission, visite la demeure de Mahammed-ben-Aouda.

en âge et en vertus.

Personne autant que lui ne prit soin des siens et de ses serviteurs ; son existence était acquise à tous, et, de près comme de loin, par lui-même comme par intermédiaire, il soulageait ou tirait du péril tous ceux qui l'invoquaient dans le danger.

C'est ainsi qu'un jour il sauva d'un péril imminent, — du naufrage, — un navire chargé de Musulmans revenant sur Alger du saint pèlerinage de Mekka : « Le navire des Chrétiens qui nous portait, raconte Yahya-ben-Ahmed, un des disciples de Sidi Abd-el-Kader-ben-Mohammed, approchait d'Alger ; le vent nous avait été favorable depuis notre départ d'Alexandrie, et nous pouvions prévoir déjà le moment où nous aborderions la terre. Soudain, la mer devint houleuse, et les vagues, roulant les unes sur les autres, se cabraient avec fureur, paraissant vouloir donner l'assaut à notre navire, qui craquait et gémissait sous les coups de la lame, laquelle menaçait de l'engloutir.

« Les marins des Chrétiens, croyant que leur dernière heure était proche, imploraient l'aide de leur Dieu et le secours de tous leurs saints : ils s'agenouillaient et se frappaient la poitrine en poussant des appels désespérés.

« Le fidèle disciple d'Ech-Chikh, froid et impassible devant la tempête, et plein de confiance dans la puissance de son saint patron, portait distraitement son regard tantôt sur la mer en courroux, et tantôt sur ces marins démoralisés.

« — Hé quoi ? lui dit l'un d'eux, tu n'as donc pas peur ?

« — Non, lui répondit Yahya-ben-Ahmed, je suis inaccessible à la crainte, car j'ai un haut protecteur qui saura bien me soustraire au péril qui vous menace, vous autres Chrétiens.

« — Si ton protecteur est aussi puissant que tu veux bien le dire, reprit le marin, tu devrais te hâter de nous recommander à lui, car nous sommes en perdition. »

« Le pèlerin fit une courte prière mentale, Invoquant le nom de son saint patron, et les vagues retombèrent inertes et sans force sur la mer expirante et subitement calmée. »

Il lui arriva, un jour, de décupler les forces physiques, et à ce point que des enfants auraient pu avoir raison d'une armée.

C'est ainsi qu'à ce propos on rappelle l'aventure arrivée à des jeunes gens d'El-Ar'ouath qui avaient reçu l'initiation des mains du vénéré Chikh Abd-el-Kader-ben-Mohammed. Ils rentraient dans leurs familles, pleins de joie et la paix dans l'âme, quand, tout à coup, ils furent entourés par une nuée de coupeurs de routes. Bien que sans armes, ces adolescents n'hésitèrent pas un instant, se sentant subitement animés d'une vigueur sans pareille, à faire face de toutes parts et à se précipiter sur les brigands avec une vigueur dont ils ne se croyaient pas capables, et les balayèrent comme le vent disperse les amas de sable dans le désert.

En pareille circonstance, Sidi Khaled-ben-Anter-El-Amouri, ayant fait appel à l'assistance de son saint patron, put ainsi échapper aux coups de ses nombreux ennemis, et continuer sans être inquiété son voyage dans le Maghreb.

Un jour, une femme d'El-Abiodh, puisant de l'eau dans un puits profond, y laissa tomber son enfant. Désespérée, la pauvre mère invoque aussitôt Sidi Abd-el-Kader. Sans se faire prier, le saint d'El-Abiodh s'élance souterrainement dans la direction du puits : Il saisit l'enfant avant même qu'il eût touché la surface de l'eau, et le remet à sa mère.

La légende ajoute qu'il poussa la bienveillance jusqu'à rapporter, en même temps, le turban tombé de la tête d'un Arabe qui s'était penché sur le puits au moment de l'accident.

Mais l'invocation de la pauvre mère avait été également entendue de Sidi Abd-el-Kader-El-Djilani⁽¹⁾, le saint de Bar'dad, le Sultan des parfaits, le Prince des justes, celui que, nous le savons, les pauvres et les affligés n'invoquent jamais en vain. A l'appel de la mère, il était accouru fendant la terre et les mers ; mais bien que, sans doute, il eût pris la ligne la plus directe, la besogne était faite quand il arriva, de sorte que son assistance était devenue absolument inutile. Nous ne voulons pas le cacher ; à quoi bon ? Sidi-Abd-el-Kader-El-Djilani, — tout parfait qu'il était, — ne fut pas sans éprouver quelque dépit de voir qu'il s'était dérangé pour rien. Le fait est que, de Bar'dad à El-Abiodh, il y a une fameuse trotte, même par la traverse.

« Alors, pourquoi m'a-t-on appelé ? » demanda-t-il avec quelque aigreur. Sidi Abd-el-Kader le Sahrien lui expliqua l'affaire en deux mots : « C'est bien, lui répondit le saint de Bar'dad ; mais pour éviter, à l'avenir, toute confusion de ce genre, tu t'appelleras dorénavant *Sidi Ech-Chikh* seulement. »

Un des disciples du saint d'El-Abiodh rapporte la même légende, mais avec la variante suivante : « Un des nôtres, traversant le Sahara par une température accablante, et étant à bout de forces, s'écria, au moment où il allait rendre le dernier soupir : « Sidi Abd-el-Kader, soutiens-moi ! Sidi Abd-el-Kader, protège-moi ! »

1. Mort en 561 de l'hégire (1165 de l'ère grégorienne).

« A son appel, Sidi Abd-el-Kader-El-Djilani, le saint de Bar'dad, le soutien de l'islam, celui dont l'âme plane entre le ciel et la terre, lui apparut.

« Est-ce mon appui que tu réclames ? demanda-t-il à cet homme, est-ce Abd-el-Kader-El-Djilani que tu invoques ?

« — Je demandais le secours de mon patron, Sidi Abd-el-Kader-ben-Mohammed », répondit-il très intimidé.

« Celui-ci se présenta à ce moment.

« Hé quoi ? lui dit le saint de Bar'dad, un des tiens implore ton aide, et tu ne l'assistes point aussitôt ? »

« Abd-el-Kader d'El-Abiodh se tira de là assez adroitement : « Je vous ai aperçu, soutien de l'islam ; je « n'ai pas cru devoir m'avancer.

« — C'est bien ! reprit El-Bar'dadi un peu radouci ; mais, pour éviter à l'avenir toute confusion ; tu t'appelleras désormais : *Ech-Chikh !* »

Depuis cet événement, Sidi Abd-el-Kader-ben-Mohammed ne fut plus appelé que du surnom que lui avait prescrit de porter Sidi Abd-el-Kader-El-Djilani.

Pourtant, ses disciples, ses serviteurs religieux, ses biographes, le désignèrent sous d'autres surnoms et qualifications que nous allons indiquer ci-après :

Sidi Ech-Chikh. — Monseigneur le Maître ;

Sidi Ech-Chikh-el-Kebir. — Monseigneur le Grand Maître, pour ne point le confondre avec son petit-fils, Ben-Ed-Din, surnommé Ech-Chikh-Es-Sr'ir ;

Sidi El-Kebir. — Monseigneur le Grand, surnom qui est l'abréviation de Sidi Ech-Chikh-El-Kebir ;

Bou-Chikhi. — L'homme des Oulad-Sidi-Ech-Chikh, des enfants de Sidi Ech-Chikh.

Sa descendance, aussi bien en Algérie qu'au Maroc, a conservé l'appellation de *El-Oulad-Sidi-Ech-Chikh*, — les enfants de Sidi Ech-Chikh.

Sidi Abd-el-Kader est encore qualifié de : *Ould-Bou-*

Bekr-Es-Saddik, enfant de Bou-Bekr-Es-Saddik, en souvenir de son illustre ascendant, le compagnon du Prophète.

On le désigne encore sous les surnoms de Bou-Smahi et de *Bou-Smaha*, pour rappeler son aïeul *Bou-Smaha*.

On le désigne aussi sous les surnoms de : *El-Homeïani*, celui qui appartient au groupe des Homeïan ; — *El-Aref*, celui qui obtient des perceptions spirituelles ; — *El-Mrabeth*, l'homme voué au culte de Dieu ; — *Bou-Amama*, l'homme au turban ; — *Er-Rehal-el-Beidha*, le cavalier à la jument blanche.

Cette dernière qualification rappelle que Sidi Abd el-Kader-El-Djilani, le saint de Bar'dad, est désigné, souvent par les *meddah* (trouvères) sous le surnom de *Rakeb-el-Hamra*, le cavalier à la jument baie.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, Sidi Ech-Chikhh se fit beaucoup d'ennemis, surtout parmi les théologiens les plus célèbres de son temps : ses doctrines nouvelles le firent traiter de menteur, de parjure. Ils composèrent des livres pour réfuter et combattre ses opinions religieuses. Parmi ces acharnés défenseurs de ce qu'ils appelaient l'orthodoxie, nous citerons particulièrement le *hafodh*⁽¹⁾ Bou-Ras, et le flambeau de l'époque, Sidi Ahmed-ben-Bou-Mehalli El-Meçaouri, qui fit de vains efforts pour ramener dans la bonne voie Abd-el-Kader-ben-Mohammed-El-Homeyani le Novateur. El-Meçaouri composa, dans ce but, deux livres, — merveilles d'érudition, — auxquels il donna; les titres de : « *Le Glaive tranchant qui égorge le génie puissant et malfaisant* », et « *La Catapulte qui pulvérise les édifices élevés par le Chikh que l'erreur aveugle.* »

A son exemple, Sidi .Brahim-ben-Youcef composa un

1. *Hafodh*, celui qui sait tout le Koran de mémoire.

livre qu'il intitula : « *Le Manuel parfumé, ou Réfutation des arguments d'Abd-el-Kader-ben-Mohammed des Homeïan, qui a perdu la raison.* »

Il serait fastidieux de citer tous les ouvrages que tirent surgir, dans le Maghreb et ailleurs, les nouvelles doctrines de Sidi Chikh, lequel se posait hardiment en chef d'école. Nous devons dire pourtant que ce déchaînement des vieilles idées et des vieux théologiens contre le thaumaturge d'El-Abiodh ne portèrent à son prestige qu'une atteinte insignifiante; la querelle se localisa dans le Maghreb, et la réputation de sainteté de Sidi Ech-Chikh s'étendit du littoral méditerranéen aux oasis du Sahara avec une telle rapidité que, pareille aux rayons du soleil qui fondent les flocons de neige, elle finit par faire disparaître les ennemis du puissant *ouali* que le Dieu unique, — il n'y avait pas à en douter, — avait choisi pour l'exécution de ses grands desseins.

Il avait toujours vaillamment répondu aux très vives attaques des hommes de science et de religion du Sud et de l'Ouest.

Il faut dire que Sidi Ech-Chikh n'avait jamais douté de lui un seul instant : il était persuadé, — et il le répétait à qui voulait l'entendre, — qu'il était le personnage de son siècle, et que Dieu lui ayant accordé toutes ses faveurs et tous ses dons, lui seul était capable de diriger les hommes dans sa voie spirituelle : « Ma piété et ma ferveur, disait-il fréquemment, égalaient celles de Aouïs-ben-Amer-El-Karani⁽¹⁾. Je suis réellement et visiblement éclairé d'en-haut, et nul mieux que moi ne peut diriger une âme avide de perfection. »

L'œuvre de Sidi Ech-Chikh fut considérable : son poème

1. Savant célèbre de Koufa, qui vécut dans l'isolement et la prière, agissant en vue de Dieu seul.

mystique, entre autres, qu'il avait fait connaître sous le titre d'*El-Iakouta*, — la Perle, — est une petite merveille de logique et d'élégance.

C'est dans ce poème que se trouvent condensés ses arguments ; il pouvait servir de base à qui avait adopté sa règle ; il se termine par l'indication de la chaîne non interrompue de ses appuis, ceux des Chadoulia, et il établit, en parlant de Dieu lui-même, le principe de toutes choses, cette chaîne de ses bases orthodoxes.

Le poème *El-Iakouta* eut plusieurs commentateurs, dont le plus célèbre fut Mohammed-ben-Mârrouf, lettré affilié à l'ordre des Derkaoua, et lequel se donne la qualité d'Imam.

Indépendamment d'*El-Iakouta*, Sidi Chikh composa plusieurs autres ouvrages ou recueils : il aurait laissé, entre autres, divers travaux sur le soufisme, sur les mérites de ses ancêtres, les vertus de Moul-Es-Sehoul, son maître, les grâces que recueillent ses disciples, etc.

Mais revenons à la phase légendaire de la vie de Sidi Ech-Chikh, c'est-à-dire à l'histoire populaire de ce grand saint.

Comme tous ceux qui se distinguent de la foule par quelque vertu, par la science, ou par des qualités exceptionnelles, Sidi Ech-Chikh, nous l'avons vu, s'était fait de nombreux ennemis ; ses parents même ne craignirent point de conspirer contre lui, et ce fut à ce point qu'un jour ils se mirent à sa poursuite avec les plus mauvaises intentions ; épuisé de fatigue, le saint allait tomber entre leurs mains ; il ne pouvait être sauvé que par l'intervention divine. Il pria Dieu, — qui, du reste, n'avait rien à lui refuser, — de le tirer de là : la terre s'entrouvrit soudain sous les pieds du saint homme qui, quelques instants après, en ressortait à une heure de marche plus loin, au lieu même où depuis s'est

élevée la koubba sous laquelle il repose. Sa monture l'avait suivi à la piste dans sa marche souterraine. Quant aux coquins qui le poursuivaient, ils furent changés en *bethoum* (pistachiers atlantiques). On vous montre encore, dans Fouad El-Khaloua, et non loin de l'orifice du souterrain par lequel s'échappa Sidi Ech-Chikh, on montre encore, disons-nous, ces vieux arbres levant leurs branches vers le ciel, et dans l'attitude de stupéfaction qu'ont dû prendre les persécuteurs du vénéré marabout quand il disparut à leurs yeux.

Une autre fois encore, il réprima les injustes agressions de ses ennemis en les engloutissant dans la terre, — c'était le miracle qu'il réussissait le mieux ; — mais, comme il ne voulait pas leur mort, il les fit reparaître aussitôt, se contentant de leur jeter cette malédiction à la face : « Il ne sortira jamais de vous ni saint, ni conquérant. »

Monté sur sa mule, Sidi Ech-Chikh entreprit, un jour, un voyage dans le Tell; il poussa ainsi jusque dans les montagnes des Trara, tribu kabyle qui, bien que voisine du Maroc, la terre des saints, ne s'occupait pas plus du Dieu unique que s'il n'eût jamais existé. Le but du saint marabout était le même que celui du missionnaire de Saguïet-El-Hamra : faire pénétrer l'élément arabe dans les montagnes des Berber par une intervention pacifique, puisqu'on ne pouvait le faire par la violence et de vive force, et c'était avec la clef de la religion qu'on voulait s'en faire ouvrir les portes. Cette entreprise, qui, d'ailleurs, avait déjà réussi dans d'autres parties du Maghreb, se complétait peu à peu, et l'on pouvait prévoir le moment où cette œuvre gigantesque de pénétration, qui s'accomplissait par instillation, serait arrivée à terminaison.

Sidi Ech-Chikh avait compris qu'un miracle lui faciliterait singulièrement la mission qu'il s'était donnée. Or,

Or, cette année, la sécheresse était grande dans le pays, et presque tous les puits et fontaines étaient taris. En arrivant chez les Bni-Deddouch, à l'est de Nedroma, il descendit de sa monture, et demanda qu'on la fît boire. On lui répondit qu'il n'y avait plus d'eau dans la contrée. « Eh bien ! dit-il, jetez-lui la bride sur le cou, et laissez la faire. » La mule, suivie par les grands de la tribu, gravit une montagne ; arrivée à son sommet, elle frappa le sol de son sabot, et elle en fit jaillir une source abondante qui coule encore.

Ne doutant pas, en présence de ce miracle, que le saint homme n'ait l'oreille de Dieu, les Bni-Deddouch essayèrent de retenir dans leur pays un puissant qui disposait ainsi à son gré des bénédictions du Ciel; mais Sidi Ech-Chikh, qui n'avait eu d'autre but, en opérant. ce miracle, que de prendre pied dans la tribu des Trara, eut l'habileté de refuser d'accéder au désir manifesté par les Kabyles, lesquels, pour le faire revenir sur sa décision, lui firent des offres superbes, qu'il refusa avec une sorte d'indignation qui acheva de lui conquérir toute la tribu, car pas un d'eux ne se sentait capable d'une pareille abnégation et d'un tel désintéressement : « Je ne fais point commerce de la parole de Dieu, ô Kabyles ! et, en vous l'apportant, je n'y ai d'autre intérêt que le salut de vos âmes. » Les Trara étaient tout à fait émerveillés des vertus de Sidi Ech-Chikh, et ces montagnards étaient désormais à lui. Il voulut bien consentir à rester quelque temps parmi eux pour achever d'ouvrir leur pays aux marabouts, qui n'attendaient que le résultat de sa tentative pour s'introduire à leur tour, et sous sa protection, dans le massif trarien. D'ailleurs, la mule de Sidi Ech-Chikh, qu'il consultait souvent quand il était embarrassé, n'était pas, d'avis qu'il s'éternisât dans ces montagnes ; elle avait la nostalgie des oasis et des palmiers, et elle ne s'était

pas gênée pour faire connaître à son maître son opinion sur cette affaire, puisqu'il la lui avait demandée ; elle s'en expliqua par des signes et des braiments dont le saint avait seul la clef.

Sidi Ech-Chikh donnait beaucoup de temps à la prière et à la contemplation ; pour y vaquer plus à l'aise, il se retirait dans des grottes ou cavernes, dont on a compté jusqu'à cent vingt. Le saint homme mettait dans son ascétisme un raffinement qui laisse bien loin derrière lui les pieuses folies, les excès de dévotion des anachorètes chrétiens : ainsi, pour ne point céder au sommeil, il nouait à sa *guethaïa*⁽¹⁾ une corde qu'il fixait en même temps au faite de sa cellule ; lorsque, vaincu par la fatigue, il s'abandonnait à l'assoupissement, cette corde, en l'empêchant de s'étendre sur la natte qui lui servait de couche, le réveillait infailliblement par l'effet de la traction douloureuse qu'elle exerçait sur sa touffe de cheveux ; il pouvait, dès lors, continuer ses entretiens avec Dieu.

Il est évident que c'était là de l'exagération, car si le Prophète a dit : « Et, dans la nuit, consacre tes veilles à la prière ; il se peut que Dieu t'élève, dans ces veilles, une place glorieuse », il n'a certainement pas prétendu que les Croyants dussent se passer de sommeil : car il n'est pas indispensable que nos sens soient éveillés pour nous entretenir avec Dieu, et c'est souvent, au contraire, le moment de leur repos, de leur inactivité, qu'il choisit pour nous envoyer ses révélations et s'entretenir avec nous.

La dernière des kheloua habitée par Ech-Chikh était au pays d'Antar. Il y demeure cinq ans, cinq mois, cinq jours et cinq heures.

1. Touffe de cheveux laissée sur le sommet de la tête ragée d'un Arabe.

Cependant, Sidi Ech-Chikh dut payer son tribut à la mort. Ce fut en l'an 1615 de notre ère, — 1023 de l'hégire, — âgé de soixante-douze ans, qu'il rendit à Dieu une âme dont il s'était si merveilleusement servi pendant sa longue existence de piété, de bonnes œuvres et de pratique de toutes les vertus musulmanes. Ce fut à Stiten, ksar situé à cinq lieues à l'est d'El-Beïodh du Ksal⁽¹⁾, qu'il termina sa vie. Sentant sa fin approcher, il recommanda à ceux qui l'entouraient de placer son corps, dès qu'il aurait exhalé le dernier soupir, sur une chamelle blanche à laquelle ils laisseraient le choix de sa direction. A la première station de la chamelle, on devrait lotionner le corps du saint, et, à la seconde, l'enterrer sur le lieu même où elle se serait arrêtée: Les gens de Stiten firent selon les suprêmes volontés du saint marabout. Cinq d'entre eux suivirent la chamelle, — tout en se tenant cependant respectueusement à une certaine distance derrière elle, dans la crainte qu'elle ne pensât qu'ils voulaient l'influencer, — pour rendre les derniers devoirs à celui que Dieu venait de rappeler à lui. Après avoir marché tout le jour dans la direction du Sud, la chamelle s'arrêta, et s'accroupit non loin d'un point où Sidi Ech-Chikh était venu souvent se recueillir et prier.

Sachant qu'il n'y avait pas d'eau dans les environs, les Stiteniens furent fort embarrassés pour satisfaire à la première des recommandations du saint homme. Ils se consultèrent, et décidèrent à l'unanimité qu'il fallait inviter la chamelle, — en y mettant des formes, bien entendu, — à se lever et à pousser jusqu'au Kheneg Bou-Djelal, où, infailliblement, ils trouveraient de l'eau dans quelque anfractuosité de rocher. Malgré les prières, les exhortations les

1. Ce fut près des ruines de ce ksar que fut bâti, en 1853, le poste avancé de Géryville.

plus pressantes, l'animal ne bougea pas. Persuadé que la bête y mettait de l'entêtement, l'un des Stiteniens levait déjà son bâton pour l'en frapper, quand un chacal apparut soudain à quelques pas de la chamelle, et jeta un glapissement plaintif que répéta l'écho. Le corps du saint fit, en même temps, un mouvement qui rompit ses liens, et il glissa doucement à terre, comme s'il y eût été déposé par des mains invisibles. Tout aussitôt, le chacal gratta le sol, et il en jaillit une source limpide et abondante qui, depuis, n'a pas tari.

Les témoins de ce prodige comprirent alors qu'ils avaient eu tort de douter, et ils se mirent en devoir de procéder à la lotion du corps de l'ouali avec les eaux de cette source, laquelle, pour perpétuer le souvenir de ce miracle, fut appelée « *Aïn El-Mar 'sel-Sidi-Ech-Chikh* », c'est-à-dire « Source de la Lotion de Sidi Ech-Chikh ».

Les Stiteniens enveloppèrent ensuite le corps du saint marabout dans son bernous, et le déposèrent sous un thuya pour y passer la nuit. Le lendemain, à l'heure de la prière du *fedjeur* (point du jour), la dépouille mortelle de Sidi Ech-Chikh fut de nouveau chargée sur la chamelle blanche, qui prit, sans hésiter, une direction sud-ouest. Elle marcha sans s'arrêter pendant tout le jour et toute la nuit, prenant les meilleurs chemins avec un étonnant instinct que ceux qui la suivaient ne pouvaient se lasser d'admirer. Bien qu'ils fissent la route à pied, nos Stiteniens n'en ressentaient cependant aucune fatigue. Ils n'en furent pas surpris un seul instant, car ils se doutaient bien qu'ils ne devaient cette miraculeuse disposition qu'à la puissante intervention de Sidi Ech-Chikh. Enfin, vers l'heure de la prière du *dhohor*⁽¹⁾ du second jour, ils arrivèrent chez les Oulad-Sidi-Ech-Chikh,

1. Le *dhohor* est le milieu du jour, entre midi et une heure.

au milieu des parents et des serviteurs religieux du saint homme. La chamelle s'agenouilla au centre de leurs cinq ksour ; les cordes qui retenaient sur son dos le précieux fardeau se dénouèrent d'elles-mêmes ; et elle le déposa doucement à terre.

Les *khoddam*⁽¹⁾ de Sidi Ech-Chikh accoururent en foule dès qu'ils surent l'arrivée des restes mortels de leur saint patron. Les gens de Stiten les instruisirent des dernières volontés de leur chef vénéré, et leur racontèrent les prodiges dont ils avaient été témoins pendant leur voyage. Une fosse fut creusée sur le lieu même où la chamelle avait déposé la précieuse dépouille du saint marabout. Mais qu'on juge de l'admiration et de la surprise des Oulad-Sidi-Ech-Chikh quand, le lendemain, aux premiers feux du jour, ils s'aperçurent qu'une merveilleuse koubba, — celle que l'on voit encore aujourd'hui⁽²⁾,

1. *Serviteurs religieux*, les gens qui ont pris le saint pour patron topique.

2. Cette assertion n'est pas rigoureusement exacte : car la koubba miraculeuse qui avait reçu la dépouille mortelle du saint, restes que, dans la crainte qu'ils ne fussent profanés par nous, les chefs des Oulad-Sidi-Ech-Chikh en insurrection avaient enlevés et transportés au Maroc en 1869 ; cette koubba, disons-nous, a été détruite et rasée en 1881, par un commandant de colonne qui, dans la pensée qu'en transportant sous le bordj de Géryville ce qu'il croyait être les ossements de l'ouali, il y aménagerait ses khoddam, ce qui était mal connaître les indigènes musulmans, tandis que cette destruction ne pouvait, au contraire, qu'éterniser l'insurrection.

Heureusement que, trois ans plus tard, le commandant de la province d'Oran, plus au fait des mœurs religieuses des Sahriens, et aussi diplomatiquement mieux avisé, demanda et obtint, en 1884, que cette faute fût réparée, et que cette koubba fût reconstruite sur son ancien emplacement, et sur le même modèle que celle qui avait été si malencontreusement détruite par la colonne dont nous venons de parler.

— avait été élevée, sans le secours de la main de l'homme, sur la tombe de l'illustre et saint marabout. C'étaient, disait-on, des anges qui avaient voulu se charger de cette besogne.

Les singulières vertus de Sidi Ech-Chikh l'élevèrent si haut au-dessus des marabouts de sa race qu'ils tinrent à honneur de porter son nom et de se dire ses enfants ; c'est ainsi que, réunis en tribu, ils se firent appeler, après sa mort, Oulad-Sidi-Ech-Chikh, et se groupèrent, autour de son tombeau, dans les cinq ksour qui composent l'oasis d'El-Abiodh-Sidi-Ech-Cbikh.

Le vénéré marabout avait, fondé à El-Abiodh⁽¹⁾ à une zaouïa qui n'avait pas tardé à devenir célèbre et qui était fréquentée par un grand nombre de savants et de Croyants qu'attiraient auprès de lui sa réputation de Sainteté, de science et de justice. Il constitua à cette zaouïa, pour subvenir à ses frais d'hospitalité, des redevances qui, encore aujourd'hui, sont fidèlement payées par les descendants de ceux qui les consentirent lors de leur fondation. Mais, craignant, sans doute, que ses enfants, s'il leur laissait le maniement des ressources de cet établissement, n'en détournassent les revenus à leur profit au lieu de les employer en œuvres pieuses et en aumônes, il en confia l'administration à des Nègres affranchis. Il faut dire qu'à cette époque, les Nègres étaient, — ce qu'ils sont loin d'être aujourd'hui, — des serviteurs dévoués faisant partie de la famille de leur maître, et traités comme tels ; aussi n'était-il pas rare alors que les grands personnages eussent plus de confiance en eux qu'en leurs propres enfants, et nous voyons, du reste, qu'aux yeux de Sidi Ech-Chikh une lignée de Nègres

1. Il s'agit de la zaouïa dont nous avons parlé plus haut.

valait mieux qu'une lignée de marabouts. Les temps sont, hélas ! bien changés, et les Nègres qui ont aujourd'hui la garde de la zaouïa et du tombeau du saint homme font tout juste ce que Sidi Ech-Chikh craignait que ne fissent ses descendants, c'est-à-dire qu'extrêmement avides pour recueillir les dons, ces âbid mettent très peu d'empressement à offrir aux pauvres et aux pèlerins qui visitent les tombeaux du vénéré chikh et de ses enfants l'hospitalité qu'ils leur doivent.

Il va sans dire qu'étant l'œuvre de Dieu lui-même ou de ses anges la koubba sous laquelle repose Sidi Ech-Chikh est la merveille de notre Sahara. C'est, en effet, un monument dépassant de beaucoup en dimensions et en art architectural ceux de ce genre qu'on rencontre dans l'étendue de nos possessions algériennes. Bien que d'origine céleste, cette chapelle funéraire ne saurait pourtant, — au point de vue de l'art, bien entendu, — donner la moindre jalousie à la mosquée de Cordoue ; on comprend de suite et sans effort que le Dieu unique n'a point voulu, en faisant trop beau, dégoûter du métier les maçons de l'avenir et leur faire jeter le manche après la truëlle.

La *koubba*⁽¹⁾ de Sidi Ech-Chikh peut mesurer une dizaine de mètres d'élévation, dont trois pour la grande coupole, qui est taillée à huit faces, et sept pour la partie cubique. Aux quatre angles de la terrasse se dressent de petits dômes d'ornementation donnant une grande élégance au monument. On pénètre à l'intérieur de la chapelle par un escalier de quelques marches donnant accès dans une sorte de

1. Elle était ainsi lorsque, en 1858, nous l'avons visitée avec la colonne du général Durrieu, dont nous étions l'officier d'ordonnance.

vestibule précédant le sanctuaire. Cette première partie de l'édifice, qui est soutenue par des colonnes, est ornée d'une glace à cadre doré qui jure un peu avec l'affectation du monument ; des tableaux illustrés de versets du Koran en écriture polychrome, et dont l'un représente l'empreinte des pieds du saint marabout, composent, avec la glace, tout le luxe ornemental de ce vestibule. Les murailles de la chambre funéraire sont absolument nues; la terrasse de cette partie de la chapelle est soutenue par quatre piliers s'épanouissant en arcades, et au centre desquels s'élève le tombeau de Sidi Ech-Chikh. Le *tabout* (cercueil), qui est entouré d'une galerie en bois sculptée à jour, est placé sous une tenture de mousseline de couleurs verte et jaune, terminée, dans le bas et latéralement, par de larges bandes d'indienne fleurie. Des tapis recouvrent le sol. On pourrait, sans trop de sévérité, reprocher aux Nègres gardiens du tombeau de les laisser par trop vieillir.

De petites lucarnes, ne laissant pénétrer qu'un jour crépusculaire sur le tombeau de l'*ouali*, donnent à la chapelle funéraire quelque chose de mystérieux, qui ajoute encore au sentiment d'admiration dont on se sent involontairement pénétré, en présence des restes mortels d'un homme dont l'illustration a le don d'amener ainsi les foules de toutes les parties du Sahara autour de son tombeau.

La koubba est renfermée entre les quatre faces d'un mur d'enceinte d'un mètre d'élévation, relevé en pyramidions à ses angles et sur le milieu de chacun de ses côtés.

Les khouan de l'ordre secondaire de Sidi Ech-Chikh, ou des Chikhya, qui date de la mort du saint (1615 de notre ère), sont très nombreux dans toutes les tribus sahriennes ; cet ordre compte des affiliés depuis les Hauts-Plateaux

jusqu'au Gourara et au Touat ; le Maroc a aussi un certain nombre de Croyants qui sont fiers de se dire ses *khoddam* et de réciter son *diker*. La foule des pèlerins qui viennent en *ziara* (visite) au tombeau du saint a valu au ksar d'El-Abiodh-Sidi-Ech-Chikh le surnom de Mekka du désert. C'est, en effet, un va-et-vient incessant de visiteurs qui accourent des quatre points cardinaux pour solliciter sa puissante intercession auprès du Dieu unique, et recueillir pieusement sous son tombeau une poignée de terre pour en faire des *heurouz*, talismans précieux ne manquant jamais leur effet quand la foi des pèlerins est suffisamment robuste. Cette terre possède d'ailleurs des vertus merveilleuses, aussi bien pour garantir les fidèles croyants de tout mal que pour préserver et guérir de toutes blessures les animaux domestiques ou les troupeaux. La profonde excavation qu'on remarque sous le tombeau du saint témoigne de l'énorme consommation qui en est faite, de la foi des ziar (visiteurs) dans les bienfaisantes propriétés de cette terre, laquelle est saturée, en effet, de tous les vivifiants effluves qui se dégagent, depuis deux cent soixante-quinze ans, des précieux restes du saint.

L'illustration de Sidi Ech-Chikh est d'un excellent rapport pour ses; descendants, car il n'est pas une famille dans le Sahara qui ne leur apporte annuellement son offrande, et cela indépendamment des dons en argent et en nature qui sont remis aux Nègres chargés de l'administration de la zaouïa de Sidi Ech-Chikh, et de l'entretien de son tombeau. Pour ces derniers, c'est, au printemps, une brebis avec son agneau, ou un agneau seulement, suivant les ressources du donateur ; c'est une mesure de beurre et de dattes quand les caravanes reviennent du Gourara ; ou bien une mesure de blé ou d'orge quand elles rentrent du Tell. Dans bien des tribus

même, plusieurs familles aisées se cotisent pour offrir un chameau. Les habitants des ksour donnent des chevreaux, et une dîme sur tous les produits de leurs jardins. Les ksour du Gourara et certaines autres tribus remplacent souvent leur offrande en nature par un don en argent de pareille valeur. En résumé, les descendants des Nègres que Sidi Ech-Chikh avait chargés, à l'exclusion des membres de sa famille, de la gestion des intérêts de son œuvre, se font ainsi un revenu annuel qui peut être estimé de soixante-dix à quatre-vingt mille francs. Aussi vivent-ils largement, grassement, de leur saint⁽¹⁾.

L'héritier de la *baraka*, qui est toujours le chef de la famille des descendants de Sidi Ech-Chikh, possédait, avant 1864, c'est-à-dire antérieurement à la détection des Oulad-Sidi-Hamza, des magasins dans les principaux ksour de son khalifalik, dépôts où il entassait pêle-mêle, et sans profit pour personne, les offrandes en nature des *khoddamn* de son saint ancêtre ; c'étaient des capharnaüms où se gâtaient, se pourrissaient rapidement tous ces biens de Dieu qui tombaient si inutilement du ciel, et dont faisaient un si pauvre usage les héritiers indignes de Sidi Ech-Chikh⁽²⁾.

Sidi Ech-Chikh fit un grand nombre de miracles après sa mort, et, aujourd'hui encore, sa puissance thaumaturgique ne paraît pas s'être sensiblement affaiblie : car, dans le Sahara, contrairement à ce qui se passe dans la vieille Europe, les dieux ne semblent pas du tout disposés à s'en aller.

1. *Exploration des Ksour et du Sahara de la province d'Oran*, par M. le capitaine de Colomb, le premier commandant supérieur du Cercle de Géryville.

2. Voir, pour plus de détails sur les descendants de Sidi Ech-Chikh, et particulièrement sur le khalifa Sid Hamza-Ould-Sidi-Bou-Bekr, notre livre « *Les Français dans le Désert* ».

Sans doute, les miracles n'y ont plus le brillant, le prodigieux, le retentissant, le foudroyant de ceux d'autrefois; mais, pour être plus modestes, ils n'en sont pas moins réels, patents, manifestes, indéniables : en effet, que de paralytiques ayant recouvré l'usage de leurs membres après un pèlerinage au tombeau du saint ! que de stériles devenues fécondes ! que d'impuissants redevenus puissants ! que de chameaux perdus retrouvés ! que de maux guéris ! que de souhaits exaucés ! et tout cela par l'effet évident de l'intercession du saint ami de Dieu ! Aussi, quelle averse d'offrandes sur la tête de ses descendants ! Car ils reçoivent tout et de toutes mains, ces saints à l'engrais, d'ailleurs si dégénérés, et ils trouvent aujourd'hui autant de valeur au *douro*⁽²⁾ du Chrétien qu'à celui du plus pur Musulman. A quoi pense donc là-haut Sidi Ech-Chikh, qu'il ne met pas un terme, par un bon miracle, au scandaleux gaspillage que fait des offrandes du Croyant son indigne descendance, et celle des Nègres affranchis à qui il a confié la garde de son tombeau ?

Sidi Ech-Chikh, nous le répétons, eut dix-huit enfants, dont les plus célèbres furent : Sidi El-Hadj-Abou-Hafs, Sidi Mohammed-Abd-Allah, Sidi El-Hadj-Abd-el-Hakem, Sidi Ben-Ed-Din, Sidi El-Hadj ben-Ech-Chikh, Sidi Abd-er-Rahman.

Le don des miracles ne se manifesta pas au même degré chez tous les enfants de Sidi Ech-Chikh ; la tradition en a pourtant retenu quelques-uns attribués particulièrement à Sidi El-Hadj Abou-Hafs, son troisième fils, et à son frère Sidi Mohammed-Abd-Allah.

1. La pièce de 5 francs.